

L'homme est-il bon ? La réponse de Rousseau.

De la pitié



Lecteurs, parlons aujourd'hui de transports en commun.

« *T'fais pitié toi* » : en entendant ces quelques mots d'amour, mots de tous les jours, dans un transilien bondé, j'ai pensé : pour sûr, pardi ! ce jeune pré-adolescent agité fait ici référence à la conception rousseauiste de la pitié comme fondement sentimental de la morale, venant contrecarrer l'impératif catégorique kantien essentiellement rationnel et l'anthropologie hobbesienne, essentiellement négative - rien que cela. Et puis, avec le recul, allez savoir pourquoi... j'ai douté.

J'ai eu comme l'intuition d'un glissement sémantique, proprement contemporain, du concept de « *pitié* ». Chez Rousseau, elle est positive : c'est un « *sentiment naturel* » qui limite notre amour-propre et fournit, même au plus sauvage d'entre nous, quelques règles élémentaires de comportement envers autrui. Ces règles, proprement sensibles, se condensent en une « *maxime de bonté naturelle* » : « *fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible* ». Autrement dit : même à l'état de nature, l'homme a une « *répugnance* » à faire le mal lorsqu'il peut

l'éviter – car la pitié procède par identification à celui qui souffre. Chez Rousseau, notre morale nous vient non pas d'abord de la raison, mais en premier lieu de notre sensibilité universelle.

Mais la pitié n'est pas qu'une morale sentimentale : elle contient ici, sous-jacente, une anthropologie singulièrement positive. Chez Rousseau, s'opposant ici à Hobbes, l'homme est bon, naturellement et spontanément. Qu'il n'ait ni raison, ni loi, ni vertu, ni éducation : l'homme est bon.

Ainsi, quand Jean-Jacques disait « Sérieux, dude, tu fais pitié », cela signifiait en somme : « Tu m'inspires un comportement moral, je ne te ferai pas souffrir. Je t'aime. ». Glissement sémantique, disais-je.

Ecoutez bien votre sensibilité jusqu'à la prochaine leçon !

Lambert

Pour lire le texte-clé de Rousseau sur la pitié :

[c'est ICI](#)